



La donne

Jean-Jacques Nuel

Publication: 2008

Catégorie(s):

Tag(s): littérature nouvelle humour

On regardait passer les seins nus, et les culs fendus par les strings. Cette activité en valait une autre, et pour l'heure, je n'avais rien de meilleur à proposer à Pascal. La plage était bondée à perte de vue. Quelques dizaines de tonnes de chair flasque, allant du blanc rose au noir, offerte aux ultra violets malins et à l'avancée inexorable du temps. Les corps juxtaposés dormaient, se retournaient, ou s'ébrouaient en quelques mouvements disgracieux. Parfois, au milieu du tout venant, le passage d'une forme parfaite blessait nos yeux comme un soleil de face.

Je repris notre conversation désenchantée, interrompue par le bref intermède éblouissant d'une silhouette de rêve.

- On croit toujours que le pire est passé. On croit que demain sera mieux qu'hier. Mais on ne sait pas ce que l'avenir a dans ses cartons, en réserve. On avance dans le noir. Ce manque de lisibilité de l'avenir, c'est peut-être la chose la plus heureuse qui nous soit échue, au fond. Sinon, dès la naissance, on aurait fait demi-tour dans le ventre maternel...

- Je pense comme toi, fit-il dans un réflexe de symétrie mentale qui me conforta dans la conviction que je dis parfois des choses intelligentes. Si dès la naissance j'avais eu la moindre idée de ce que serait ma vie, j'aurais tout de suite demandé à tirer un autre numéro au sort.

- Pour tomber, qui sait, sur pire encore ?

- C'est le jeu. On ne peut rien contre une mauvaise donne.

Assis dans nos fauteuils de plastique blanc, avachis sous un parasol de la buvette, on était tellement las, écrasés de chaleur, fatigués de notre sort, qu'on n'avait plus la force de bouger ; et si la déesse de l'amour elle-même était sortie nue de la mer, on l'aurait laissée s'échouer comme une baleine sur le sable sans lui porter secours. Il y a des jours où l'on n'est plus là pour personne, où l'on a l'impression d'être revenu de tout.

L'été était à son pic ; prise dans l'air brûlant, la brise du large s'essoufflait. La plage s'immobilisait. Les viandes exposées devenaient rouges et luisantes sous les huiles solaires. Pascal promenait un glaçon sur son pied nu ; les gouttes d'eau ruisselantes, au contact du sable chauffé à blanc, s'évanouissaient, mourant aussitôt sans autre forme de procès.

- Il faudrait écrire des bouquins pour la plage, suggéra-t-il. Un bon gros roman d'espionnage, avec de la passion, de la violence, du dépaysement, du luxe et du sexe. On n'a jamais essayé.

- Sans moi. Je suis incapable d'écrire autre chose que mes nouvelles absurdes.

- Dommage. Il y a vraiment un public, constata-t-il en embrassant du regard la plage immense depuis la ligne de rochers au nord jusqu'à

l'avancée du port qui jouxtait le centre-ville au sud. Cinq kilomètres noirs de monde, une formidable densité de lecteurs !

- Comment peut-on lire par cette chaleur ?

Je n'avais jamais pu lire sur une plage – mes yeux fragiles, la réverbération sur le papier blanc, sur le sol clair, le sable s'infiltrant entre les pages, le bruit, les cris, le mouvement, le vent, l'inconfort de la position, toutes ces conditions défavorables gâchaient mon plaisir. Mais j'avais toujours été différent des autres, depuis l'enfance. J'étais presque un contre-exemple.

On buvait des bières, des Corona à la queue leu leu, ce qui n'était pas idéal par cette canicule. Mais que pouvait-on faire d'autre, dans notre situation, que de s'asseoir à la terrasse du bar de la plage pour consommer le temps qui nous restait ? On n'était plus assez jeunes pour croire à quelque chose. On n'était pas encore assez vieux pour se résigner à la mort. Cet entre deux âges était difficile à gérer. Mais, tout bien considéré, nos difficultés ne dataient pas d'hier. Notre vie était un sursis permanent, une survie depuis l'origine. On tirait le diable par la queue depuis plus de vingt ans, même si Pascal avait un peu moins échoué que moi. Je n'avais aucun bien par-devers moi, rien, sauf quelques dictionnaires dans lesquels je vérifiais la valeur de mes mots. Et j'étais bien le seul à leur trouver une valeur, les éditeurs ne leur en accordaient aucune. La seule chose que je possédais, c'était le temps, et je montrais les dents à quiconque voulait m'en voler un brin. Ce temps, j'aurais dû l'organiser pour en faire le meilleur usage possible, mais non, même cela, c'était au-dessus de mes forces. L'été me conviait à sa déliquescence.

- Où en es-tu de ton projet de guide ? Tu as envoyé le synopsis aux éditeurs ?

Pascal m'encourageait depuis longtemps à écrire un guide à l'usage des tintinophiles. Connaissant ma passion pour Hergé, et ma science accumulée dans l'étude de ses albums, il me croyait capable de composer un ouvrage de référence. Un dictionnaire aux milliers d'entrées dont les plus évidentes paraissaient les noms propres de personnages et de lieux : Milou, Haddock, Tournesol, Dupond, Dupont, la Castafiore, Nestor, Rastapopoulos, le général Alcazar, Séraphin Lampion, les Picaros, Moulin-sart, Rackam le Rouge, etc. « Et vu le nombre de lecteurs des aventures de Tintin, ajoutait-il, ça se vendra comme des petits pains ! »

- J'ai commencé à y réfléchir. Je ne perds pas l'idée de vue. Mais il y a déjà eu tellement d'ouvrages sur la question. Je ne suis pas sûr que ça intéresserait un éditeur.

- Tu attends trop. Qui ne tente rien n'a rien !

- Parfois je me demande si ça vaut encore le coup de se battre. Je n'attends plus rien de la vie.

- C'est quand on n'attend plus rien que tout peut arriver.

- Tu parles ! Il est trop tard pour moi, désormais.

Nous retombâmes dans notre torpeur. Les mouettes riaient, criaient, et c'était le seul langage articulé sur toute la plage. Une planche à voile peinait à revenir près du bord. J'écoutais le vent léger traverser le ciel vide.

- Quand on y pense, repris-je en émergeant de mon temps mort, on te donne la vie sans que tu l'aies demandée et sans te livrer le mode d'emploi, tu restes avec ça sur les bras, gauche, empoté, tu perds tout ton temps à apprendre le fonctionnement, à faire des erreurs, des fausses manœuvres, il te faut presque cinquante ans pour commencer à y voir un peu clair et alors c'est déjà trop tard, on a le sentiment d'avoir le meilleur derrière soi et de n'avoir pas su en profiter. Merde ! On devrait offrir une deuxième chance à ceux qui n'ont pas l'esprit rapide, comme moi.

- Tu referais les mêmes erreurs.

- Les mêmes, ou d'autres.

Pascal galérait, lui aussi, mais, plus dynamique et actif que moi, moins déprimé peut-être, il obtenait davantage de résultats. Il avait finalement trouvé un éditeur pour ses deux derniers livres, n'attendant plus qu'un succès public qui l'aurait rendu riche et célèbre. Il avait toujours des combines pour retomber sur ses pattes. Comme ce nouveau job, qu'il venait de dénicher. Il s'agissait de reprendre des œuvres littéraires écrites avant 2002 et, dès qu'une somme apparaissait en francs, de la traduire en euros. Gallimard lui avait signé un contrat d'exclusivité pour les œuvres de son fonds. Plusieurs années de travail en perspective, et facile, tranquille, un vrai boulot de fonctionnaire !

- Comment tu as trouvé ce job ?

- Tu connais le roman de Roger Vailland, *325 000 francs* ?

- Je ne l'ai pas lu, mais je connais le titre.

- Eh bien, je l'ai converti avec ma calculette et ai réintitulé le roman *49 545 euros 93 centimes*. J'ai envoyé ma traduction aux éditions Gallimard ; cet exemple leur a plu et ils m'ont confié tout leur fonds.

Sacré Pascal. Il avait de l'idée, de la constance et aussi de la chance. Cette chance insolente qui m'a toujours manqué...

- En outre, c'est une façon pour moi, précisa-t-il, de réconcilier le calcul et la littérature. Je ne me suis jamais consolé d'avoir abandonné mes études scientifiques.

Les seins nus revenaient en petits groupes envahir notre champ de vision. Des femmes indifférentes passaient et repassaient devant la table ;

nos bières commençaient à tiédir. J'étais heureux pour Pascal, le sachant tiré d'affaire pour quelque temps. Moi j'avais encore dix ans à tenir avant une maigre retraite. J'ignorais ce que serait demain et n'en demandais pas plus. Cette opacité de l'avenir était peut-être le plus beau présent que m'ait offert la providence.

Ce texte, *La donne*, précédemment publié en revue, est protégé par le droit d'auteur.

Jean-Jacques Nuel a publié un roman *Le nom* (éditions A contrario, 2005) et deux recueils de nouvelles et de textes courts : *La gare* (éditions Orage-Lagune-Express, 2000) et *Portraits d'écrivains* (éditions Editinter, 2002).

Il tient le blog littéraire *L'annexe* : <http://nuel.hautetfort.com>

Du même auteur sur Feedbooks

La nouvelle (2008)

Une revue prestigieuse vient d'accepter de publier son texte. Mais cette nouvelle, si heureuse, si providentielle, ne peut combler une aussi longue attente.

Le petit appartement au sixième étage dans la prairie (2008)

De la difficulté de créer une communauté... Laurent et ses sept concubines, Christophe et ses sept avatars pourront-ils rejoindre le phalanstère ?

L'année des corbeaux (2008)

Sur la plaine des Chères, entre la route et l'autoroute, un adolescent découvre sa vocation littéraire.

Café Corneille (2008)

Nouvelle. Une oeuvre de fiction ayant pour cadre un lieu réel de Lyon : un café-bibliothèque près de la préfecture. Jean-Paul, qui a pris une année sabbatique pour écrire, vient y contempler les livres et rêver de son oeuvre à venir...

Trois portraits d'écrivains (2008)

Ces trois textes sont extraits du recueil "Portraits d'écrivains" (Editinter, 2002).

Parfois humoristiques, parfois mélancoliques ou désespérés, toujours lucides et désenchantés, ces portraits d'écrivains mettent en scène une série de caractères, une constellation de destins qui vont et viennent de l'ombre à la lumière.



www.feedbooks.com
Food for the mind